

Beersheba 6000 av. J.-C.

La spiritualité au Levant-Sud au tournant du V^e au IV^e millénaire av. J.-C.

Jean Perrot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/38>

ISSN : 2075-5287

Éditeur

Centre de recherche français à Jérusalem

Édition imprimée

Date de publication : 30 novembre 2007

Référence électronique

Jean Perrot, « Beersheba 6000 av. J.-C. », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 18 | 2007, mis en ligne le 09 mars 2009, Consulté le 18 mai 2020. URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/38>

Beersheba 6000 av. J.-C.
La spiritualité au Levant-Sud
au tournant du V^e au IV^e millénaire av. J.-C.

Jean PERROT

Peu de périodes du lointain passé du Proche-Orient sont mieux connues par l'archéologie que celle qui s'étend sur quelques siècles au tournant du V^e au IV^e millénaire av. J.-C. En Israël, cet âge est illustré notamment par ce qu'il est convenu d'appeler la « culture de Beersheba ». Découverte en 1952 dans le nord du Néguev (Abou Matar, Kh. El-Bitar, Safadi), elle est présente sous une forme proche, plus à l'ouest, à Shiqmim et, sous des faciès apparentés, dans le bassin de l'o. Ghazzeah (Gilat, Gerar, etc.). Caractérisée par une économie à dominante pastorale, établie dans la frange alors verdoyante du grand désert syro-arabe, cette culture a gagné également la plaine côtière où elle se signale dans la région de Tel Aviv-Jaffa par des tombes creusées dans la roche tendre des dunes consolidées (Azor, Palmahim, Ben Shemen, etc.). On en trouve aussi trace le long des routes reliant la plaine à la vallée du Jourdain et au plateau jordanien, berceau du pastoralisme.

I. L'environnement

L'expansion du mode de vie pastoral semi-sédentaire s'est trouvée favorisée pendant de longs siècles, de 8000 à 5000 av. J.-C.; des conditions exceptionnelles (« l'optimum climatique ») ont alors assuré le verdissement de larges marges de régions précédemment désertiques ;

cette situation prend fin toutefois au V^e millénaire avec la disparition progressive des pluies d'été ; la région de Beersheba se retrouve alors sur la ligne isohyète des 200 mm de pluie moyenne annuelle. À partir de 3900 av. J.-C., le nord du Néguev voit s'effacer toute trace d'occupation permanente. Il ne s'agit pas d'un événement local ; l'hémisphère nord tout entier est affecté, mais tout particulièrement les régions écologiquement fragiles comme l'Asie du Sud-Ouest et l'Est du continent africain. Les hommes se rassemblent alors autour des points d'eau et y développent une économie à dominante agricole. Au Levant-Sud, ils se regroupent près des sources au pied des massifs centraux ; ailleurs, sur les rives des fleuves. La haute vallée du Nil, que la mousson indienne avait rendu jusque-là peu hospitalière, accueille des groupes africains (les cultures taso-badariennes) ; au Moyen-Orient, avec l'arrêt de la remontée des eaux océaniques, la rive nord du golfe Persique se stabilise ; les petits groupes de chasseurs-pêcheurs que les eaux repoussaient se fixent sur les rives basses du Tigre et de l'Euphrate (il n'est pas interdit de voir là l'origine des Sumériens). De même, le long des rives de l'Indus, de l'Amou Daria, etc., le peuplement se densifie et les hommes s'adaptent aux nouvelles conditions de vie. Mais alors que dans les zones favorisées, en Susiane par exemple, une culture comme celle dite « de Jaffarabad », considérée proche et contemporaine, version agricole, de celle de Beersheba, poursuit avec éclat son développement (Suse I, 4000-3500 av. J.-C.), celui des cultures pastorales du Levant-Sud se trouve interrompu par la modification des conditions climatiques.

II. Une économie en équilibre

Sans revenir ici en détail sur le niveau techno-économique des sociétés pastorales du Levant-Sud au V^e millénaire, on peut dire qu'elles paraissent s'être développées en résonance harmonieuse avec le milieu naturel ; leur mode de vie paraît équilibré et pacifique ; on remarquera la totale absence d'armement. La nouveauté, à Beersheba, est l'apparition d'une petite métallurgie du cuivre rendue possible par la proximité des gisements de malachite de l'O. Feinan, à 50 km plus à l'est, au sud-est de la mer Morte. La production se limite toutefois à quelques outils de forme simple (haches, ciseaux, aiguilles). Cette activité s'inscrit dans un milieu technologique régional plus avancé dont nous avons trace à

Jean Perrot

travers le Levant dans un courant d'échanges entre le plateau anatolien et la vallée du Nil ; en témoigne le dépôt de la grotte du *nahal* Mishmar, dans le désert de Judée. Sa contemporanéité avec Abou Matar et Safadi est bien établie par l'archéologie. Ce dépôt comprend d'une part des pièces métalliques de haute technologie (alliages et moulages à la cire perdue) et d'autre part des objets et matériaux de provenance africaine (nacre et ivoire d'hippopotame). Dans le même contexte culturel et chronologique ont été trouvés les gros anneaux d'or de la grotte du *nahal* Qanah ; il ne peuvent guère provenir que de Nubie. Ces mouvements à travers le Levant-Sud ont eu un impact important ; ils approvisionnent directement le travail de la nacre et de l'ivoire ; ils ont sans doute encouragé, sinon suscité, à Beersheba, une forme première de métallurgie du cuivre. De là à suggérer que les pasteurs du Néguev ont été les producteurs des « sceptres » et des « couronnes » ou autres objets du « trésor de Judée » il y a un pas que l'on hésitera à franchir en considération non seulement des aspects techniques de leur production mais surtout du niveau de développement social et psycho-culturel des populations du Néguev.

III. L'organisation sociale

L'insuffisance de la documentation a pu laisser place à des reconstitutions fantasmagoriques. On voit mal comment les petites communautés de la région de Beersheba – quelques centaines de personnes tout au plus, et l'on ne saurait invoquer en Terre d'Israël les lacunes de l'exploration archéologique – auraient pu former une unité démographique et politique de haute complexité dont le cérémoniel aurait nécessité un attirail du type trouvé dans la grotte du *nahal* Mishmar et qui comprend des pièces égyptisantes. La structure des groupes d'Abou Matar et de Safadi apparaît de caractère familial ou clanique ; les différences de richesse d'une habitation à une autre sont peu significatives ; une grande salle, à chaque phase d'occupation, dépourvue d'installations domestiques, semble réservée à des rites de socialisation. Tout au plus pourrait-on envisager pour l'ensemble du Levant-Sud une forme archaïque de structure tribale. Dans un tel cadre, le site d'En Gedi, isolé, pourrait être interprété comme un espace réservé à des rites d'initiation, comme il en existe au Proche-Orient depuis des

millénaires. En tout cas, le terme « *chiefdom* » avancé par Th. Levy pour caractériser la structure des sociétés du Néguev paraît prématuré ; le terme ne peut s'appliquer qu'à des sociétés complexes et hiérarchisées proches des sociétés de type étatique. Un bon exemple pourrait en être en Mésopotamie celui des sociétés sumériennes du III^e millénaire ?

IV. Iconographie et représentations mentales

La documentation iconographique dont nous disposons à Beersheba et sur les sites contemporains est relativement abondante et variée. Dans les plus anciennes habitations souterraines d'Abou Matar la sole des foyers est formée de galets assemblés (en carré, croissant ou ovale) en nombre multiple de sept (19, 21, 35) ; les galets de chaque assemblage portent un même signe (trait, cruciforme, divers) tracé au doigt à l'ocre rouge après la pose. Ce dispositif pourrait être associé à quelque rite de fondation. De grands bassins en basalte ornés de lignes et de chevrons finement incisés, importés du plateau jordanien, sont à l'évidence des objets de prestige. Les formes de la poterie sont simples et souvent élégantes ; son décor est d'une extrême sobriété ; il se réduit le plus souvent à une ligne de peinture rouge sous la lèvre des bols ou sur l'épaule des jarres ; la saillie d'une anse sur une grande jarre d'Abou Matar suggère le nez d'une figure humaine tandis que la chevelure et la barbe sont indiquées par des pochons de peinture rouge. Les pièces les plus marquantes viennent de Gilat ; ce sont une figure zoomorphe (un bélier chargé de trois vases en cornet) et une statuette représentant une femme assise tenant sur la tête une baratte. Les objets de parure comprennent des colliers, des pendentifs en nacre et ivoire ; ils répondent sans doute à quelque souci prophylactique ou identitaire. Les figurines animales sont rares et grossières. Les figurines humaines tiennent une plus large place ; certaines sont schématiques ; en pierre dure, soigneusement polies, elles sont dites « en forme de violon » ; leur nombre – une soixantaine à Gilat – semble les mettre en relation avec quelque rite de la vie ordinaire ; d'autres, en ivoire et de plus grandes dimensions, sont d'un réalisme qu'accentue pour les hommes la présence postiche d'une chevelure ou d'une barbe et celle d'un étui pénien ; les yeux sont incrustés. Les femmes portent une coiffure hautement sophistiquée ; la région pubienne et le sexe sont clairement indiqués. Le matériau, l'ivoire d'hippopotame,

Jean Perrot

impose une rigidité formelle sans exclure cependant un frémissement et une pointe de sensualité (la « Vénus » de Beersheba). Ces images répondent à un besoin très humain de projeter dans le réel des représentations mentales.

Le sentiment est également sensible dans les pratiques funéraires ; on paraît entretenir avec les morts une relation faite de vénération et d'un respect dans lequel entrerait plus d'affection que de crainte. Les sépultures sont au deuxième degré, par nécessité en milieu pastoral semi-nomade ; les morts, au cours des déplacements, sont immédiatement inhumés ; leurs restes, crânes et os longs, seront plus tard rassemblés et déposés cérémonieusement dans de vastes tombes au point d'ancrage du groupe ; c'est le cas à Safadi et à Shiqmim ; le processus est toutefois mieux observable sur les sites de la plaine côtière dont la population était particulièrement mobile. Les morts sont déposés dans des coffres individuels fabriqués sur place et durcis au feu. Leur forme et leur décor évoquent soit une habitation, soit un animal (un mouton souvent) ; ils sont munis d'une porte qui peut être aisément réouverte ; ces coffres ne contiennent aucun mobilier d'accompagnement, aucun objet personnel ; rangés sur des banquettes de pierres dans de grandes chambres sépulcrales creusées dans la terre compacte ou dans la roche tendre, ils demeurent aisément accessibles. On trouve auprès d'eux des traces qui pourraient être celles de repas funéraires.

L'impression qui se dégage de ces pratiques et, d'une manière plus générale, de la symbolique dont elles sont l'expression, ne permet guère d'en exposer la signification profonde même lorsque nous cherchons à les intégrer à la culture dont elles procèdent. On peut penser toutefois que les représentations figurées ont un rapport avec les rites qui rythment l'existence quotidienne : rites de socialisation, rites de passage des âges de la vie, de la naissance à la mort, rites relatifs à la fécondité et à la fertilité, rites d'initiation, etc.

Le rite actualise le mythe ; sa répétition le perpétue. Par « mythe », on entendra non seulement les légendes et récits fabuleux mais aussi le sentiment du vécu, la conscience d'*être* dans le monde, la conscience de tous les aspects de la condition et de la pensée humaine. La conscience mythique c'est l'ensemble des connaissances acquises par l'expérience, c'est la sagesse du groupe ; c'est aussi le monde des croyances, des relations avec les réalités visibles et invisibles, avec les forces

transcendantes, fastes et néfastes, dont il faut rechercher l'appui ou dont il faut se protéger. D'abord irrationnel, le monde des croyances est pénétré peu à peu par la rationalité, celle-ci progressant avec le sens que l'homme peut avoir de l'univers, de ses limites géographiques qu'il connaît à travers le jeu des échanges, et de la notion qu'il peut avoir de la communauté humaine à laquelle il a le sentiment d'appartenir. Pour un Mésopotamien du III^e millénaire, le monde ira de la Méditerranée à l'Indus et de la Caspienne au golfe Persique. Pour un habitant du Néguev au tournant du V^e au IV^e millénaire le monde se limite au Levant-Sud et peut-être, mais à un degré moindre, à la basse et moyenne vallée du Nil. Son sens de l'univers n'est plus, certes, celui des Natoufiens ; les facultés cognitives ont évolué ; la logique est moins floue, la pensée plus cohérente, plus apte à séparer, classer, catégoriser. La sécurité collective étant garantie par la production de la subsistance, la peur de la mort est moins forte. Nous restons toutefois à Beersheba à un niveau de conscience qui se présente davantage comme un agrégat de représentations mentales que comme une architecture de concepts clairs ; le fond des anciennes croyances n'est pas sérieusement entamé non plus que les vieilles structures sociales et mythiques. C'est à une incapacité de s'adapter à une modification rapide de l'environnement que la culture de Beersheba devra son effacement. La coupure qui intervient et qui, en un sens, isole cette culture dans le temps, la laisse comme un témoin de l'action du déterminisme environnemental, géographique et climatique ; elle en fait, par-là même, un jalon intéressant sur la voie du développement matériel et spirituel du monde moyen-oriental.

Conclusion : Beersheba et l'Histoire

C'est seulement là où les hommes auront pu se regrouper et développer une économie à dominante agricole que pourront se constituer, sous une pression démographique grandissante, des structures sociales complexes et hautement hiérarchisées. Dans un monde oriental qui s'étend avec les réseaux de distribution de matières premières ou de produits se créera, au IV^e et III^e millénaires, une vaste communauté de fait à laquelle un sens accru de l'univers confèrera une rationalité plus grande, une logique plus rigoureuse, et la faculté d'analyser, de synthétiser, de conceptualiser et d'assembler en système des éléments intellectuels. Alors seulement se

Jean Perrot

dégageront de l'observation de l'ordre naturel des choses des concepts clairs du sacré et du divin, en même temps que l'idée de loi et les normes d'une première science. Ce stade supérieur de l'organisation sociale et du développement culturel sera marqué par l'invention de l'écriture, porteuse de la parole ; elle accompagnera l'invention des divers systèmes (administratif, militaire, politique, religieux) qui seront, solidairement, constitutifs de l'État. Près de vingt siècles après la disparition des pasteurs de Beersheba.

JEAN PERROT est directeur de recherche honoraire au CNRS et Correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il est le fondateur du Centre de recherche français de Jérusalem, qu'il a dirigé de 1974 à 1989.